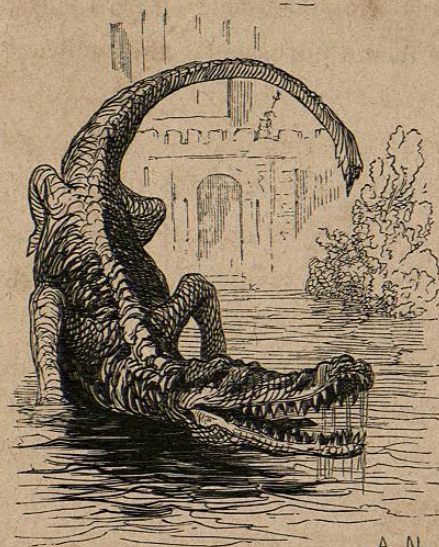


cepta pour courir avec elle; mais avant de partir, on lui apporta une liqueur qui aidait encore à la rendre plus légère et à lui donner de la force. Le coureur s'écria qu'il fallait qu'on lui en donnât aussi, pour que l'avantage fût égal.

— Très volontiers, dit-elle, je suis trop juste pour vous en refuser.

Aussitôt elle lui en fit verser; mais comme il n'était point accoutumé à cette eau, qui était très forte, elle lui monta tout d'un coup à la tête; il fit deux ou trois tours, et se laissant tomber au pied d'un oranger, il s'endormit profondément.

VII



PENDANT on donnait le signal pour partir : on l'avait déjà recommencé trois fois; la princesse attendait bonnement que Léger s'éveillât; elle pensa enfin qu'il lui était

A. N. d'une grande conséquence de tirer son père de l'embarras où il était, de sorte qu'elle partit avec une grâce et une légèreté merveilleuses. Comme Fortuné se tenait au bout de l'allée avec tous ses gens, il ne savait rien de ce qui se passait, lorsqu'il vit la princesse qui courait toute seule, et qui n'était plus guère qu'à une demi-lieue du but.

— Dieux! s'écria-t-il en parlant à son cheval, nous sommes perdus; je n'aperçois point Léger!

— Seigneur, dit Camarade, il faut que Fine-Oreille écoute; peut-être il nous apprendra ce qu'il fait.

Fine-Oreille se jeta par terre; et bien qu'il fût à deux lieues de Léger, il l'entendit ronfler.

— Vraiment, dit-il, il n'a garde de venir; il dort comme s'il était dans son lit.

— Hé! que ferons-nous donc? s'écria encore Fortuné.

— Mon maître, dit Camarade, il faut que bon Tireur lui décoche une flèche dans le petit bout de l'oreille, afin de le réveiller.

Le bon Tireur prit son arc et frappa si juste, qu'il perça l'oreille de Léger. La douleur qu'il ressentit le tira de son assoupissement; il ouvrit les yeux, il aperçut la princesse qui touchait presque au but, et il n'entendit derrière lui que des cris de joie et d'applaudissement. Il s'étonna d'abord; mais il regagna bien vite ce que le sommeil lui avait fait perdre. Il semblait poussé par les vents, et les yeux ne le pouvaient suivre; enfin, il arriva le premier au but, ayant encore la flèche dans l'oreille, car il ne s'était pas donné le temps de l'ôter.

L'empereur demeura si surpris des trois événements qui s'étaient passés depuis l'arrivée de l'ambassadeur, qu'il crut que les dieux s'intéressaient pour lui, et qu'il ne pouvait plus différer de tenir sa parole.

— Approchez, lui dit-il, afin d'entendre par ma bouche que je permets que vous preniez ici ce que vous ou

l'un de vos hommes pourrez emporter des trésors de votre maître; car il ne faut pas que vous pensiez que je veuille jamais vous en donner davantage, ni que je laisse aller ses soldats, ses sujets et ses chevaux. L'ambassadeur lui fit une profonde révérence, lui disant qu'il lui faisait encore beaucoup de grâce, et qu'il le suppliait de donner ses ordres à ce sujet.

Matapa, tout plein de dépit, parla au gardien de ses trésors, et s'en alla à une maison de plaisance qu'il avait près de la ville. Aussitôt Fortuné et ses gens demandèrent l'entrée de tous les lieux où les meubles, les raretés, l'argent et les bijoux du roi étaient enfermés. On ne lui cacha rien; mais ce fut à condition qu'il n'y aurait qu'un seul homme qui pût s'en charger. Forte-Échine se présenta, et avec son secours l'ambassadeur emporta tous les meubles qui étaient dans les palais de l'empereur, cinq cents statues d'or plus hautes que des géants, des carrosses, des chariots, et toutes sortes de choses précieuses. Avec cela Forte-Échine marchait si légèrement, qu'il ne semblait pas qu'il eût une livre sur son dos.

Lorsque les ministres de l'empereur virent que ses palais étaient démeublés à tel point qu'il n'y restait ni chaises, ni coffres, ni marmites, ni lits pour se coucher, ils allèrent en diligence l'en avertir, et l'on peut juger de son étonnement quand il sut qu'un seul homme emportait tout. Il s'écria qu'il ne le souffrirait pas, et commanda à ses gardes et à ses mousquetaires de monter à cheval et de suivre en diligence les ravisseurs de ses trésors.

Bien que Fortuné fût à plus de dix lieues, Fine-Oreille l'avertit qu'il entendait un gros de cavalerie qui venait à toute bride, et le bon Tireur, qui avait la vue excellente, aperçut cette petite armée. Les fugitifs étaient alors au bord d'une rivière.

Fortuné dit à Trinquet : — Nous n'avons point de bateau; si tu pouvais boire une partie de cette eau, nous passerions.

Trinquet fit aussitôt son devoir. L'ambassadeur voulait profiter du temps pour s'éloigner; mais son cheval lui dit :

— Ne vous inquiétez pas, laissez approcher nos ennemis.

Ils parurent au bord de la rivière, et sachant où les pêcheurs mettaient leurs bateaux, ils s'embarquèrent promptement, et ramaient de toutes leurs forces, lorsque l'Impétueux enfla ses joues et commença à souffler. La



rivière s'agita, les bateaux furent renversés, et la petite armée de l'empereur périt, sans qu'il se sauvât un seul homme pour lui en aller dire des nouvelles.

Chacun, joyeux d'un événement si favorable, ne songea plus qu'à demander la récompense qu'il croyait avoir méritée : ils voulaient se rendre maîtres de tous les trésors qu'ils emportaient, lorsqu'il s'éleva une grande dispute entre eux sur le partage.

— Si je n'avais pas gagné le prix, disait le coureur, vous n'auriez rien.

— Et si je ne t'avais pas entendu ronfler, dit Fine-Oreille, où en étions-nous?

— Qui t'aurait réveillé sans moi? repartit le bon Tireur.

— En vérité, ajouta Forte-Échine, je vous admire avec vos contestations! Quelqu'un me doit-il disputer l'avantage de choisir, puisque j'ai eu la peine de porter tout? Sans mon secours, vous ne seriez point dans l'embarras de partager.

— Dites plutôt sans le mien, repartit Trinquet : la rivière que j'ai bue comme un verre de limonade vous aurait un peu embarrassés.

— On l'aurait été bien autrement, si je n'avais pas renversé les bateaux, dit l'Impétueux.

— J'ai gardé le silence jusqu'à présent, interrompit Grugeon; mais je ne puis m'empêcher de représenter que c'est moi qui ai ouvert la scène aux grands événements qui se sont passés, et que si j'avais laissé seulement une croûte de pain, tout était perdu.

— Mes amis, dit Fortuné d'un air absolu, vous avez tous fait des merveilles; mais nous devons laisser au roi le soin de reconnaître nos services. Je serais bien fâché

d'être récompensé d'une autre main que de la sienne : croyez-moi, remettons tout à sa volonté. Il nous a envoyés pour rapporter ses trésors et non pour les voler; cette pensée est même si honteuse, que je suis d'avis que l'on n'en parle jamais, et je vous assure qu'en mon particulier je vous ferai tant de bien, que vous n'aurez rien à regretter, quand bien même il serait possible que le roi vous négligeât.

Les sept doués se sentirent pénétrés de la remontrance de leur maître; ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Ainsi ils achevèrent leur voyage.

Mais l'aimable Fortuné, en approchant de la ville, se sentait agité de mille troubles différents : la joie d'avoir rendu un service considérable à son roi, à celui pour qui il ressentait un attachement si tendre; l'espérance de le voir, d'en être favorablement reçu, tout cela le flattait agréablement. Le peuple, ravi de voir tant de richesses qu'il rapportait, le suivait avec mille acclamations.

Le roi ne put croire une chose si extraordinaire; il courut chez la reine pour l'en informer. Elle demeura d'abord tout éperdue; mais ensuite se remettant un peu :

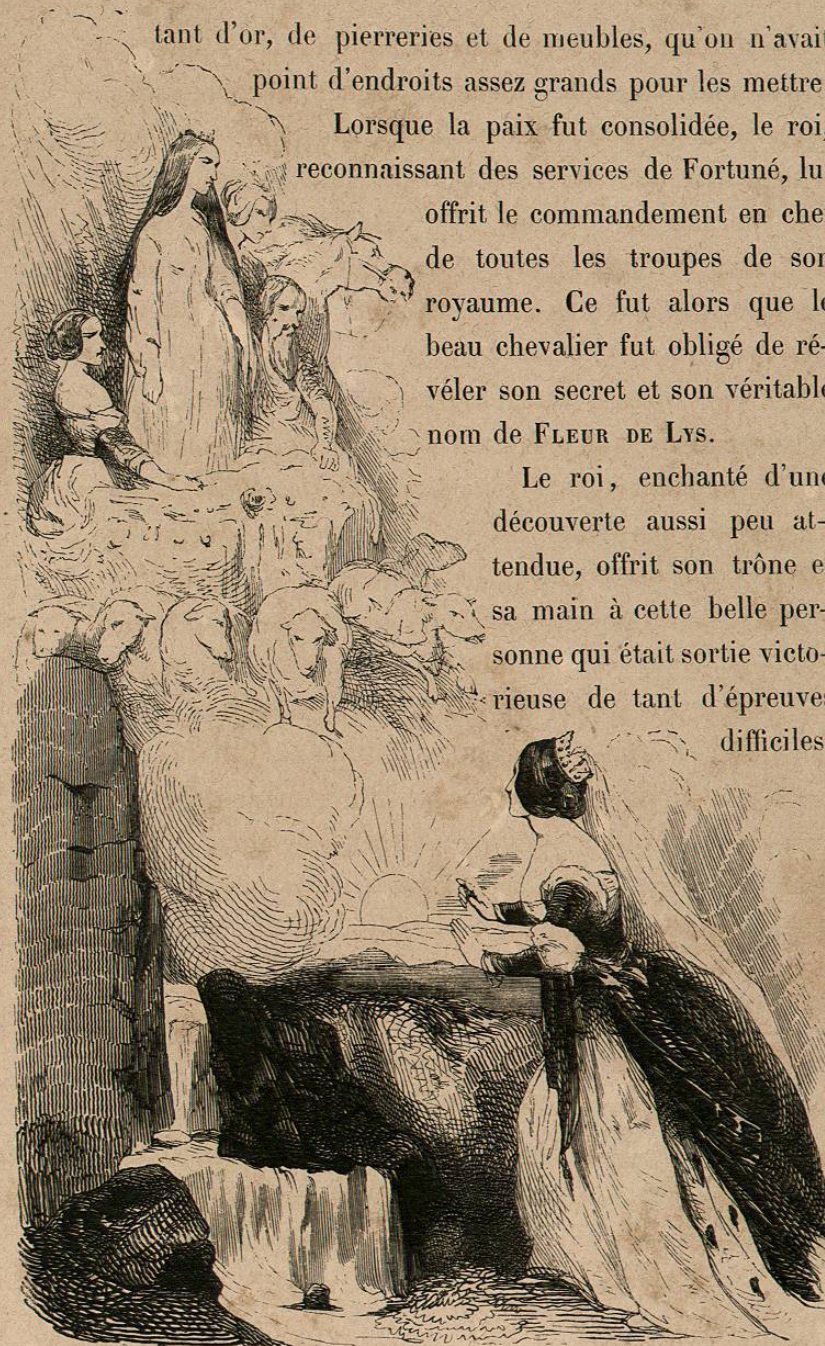
— Vous voyez, dit-elle, que les dieux le protègent; il a heureusement réussi, et je ne suis pas surprise qu'il entreprenne ce qui paraît impossible aux autres.

En achevant ces mots, elle vit entrer Fortuné; il informa leurs majestés du succès de son voyage, ajoutant que les trésors étaient dans le parc, parce qu'il y avait

tant d'or, de pierreries et de meubles, qu'on n'avait point d'endroits assez grands pour les mettre.

Lorsque la paix fut consolidée, le roi, reconnaissant des services de Fortuné, lui offrit le commandement en chef de toutes les troupes de son royaume. Ce fut alors que le beau chevalier fut obligé de révéler son secret et son véritable nom de FLEUR DE LYS.

Le roi, enchanté d'une découverte aussi peu attendue, offrit son trône et sa main à cette belle personne qui était sortie victorieuse de tant d'épreuves difficiles.





L'Eau qui danse, la Pomme qui chante et l'Oiseau qui dit tout.

L'EAU QUI DANSE

LA POMME QUI CHANTE. ET L'OISEAU QUI DIT TOUT